

La Sardaigne, île discrète

Autor(en): **Pidoux, Bernadette**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions : aînés**

Band (Jahr): **29 (1999)**

Heft 3

PDF erstellt am: **24.09.2024**

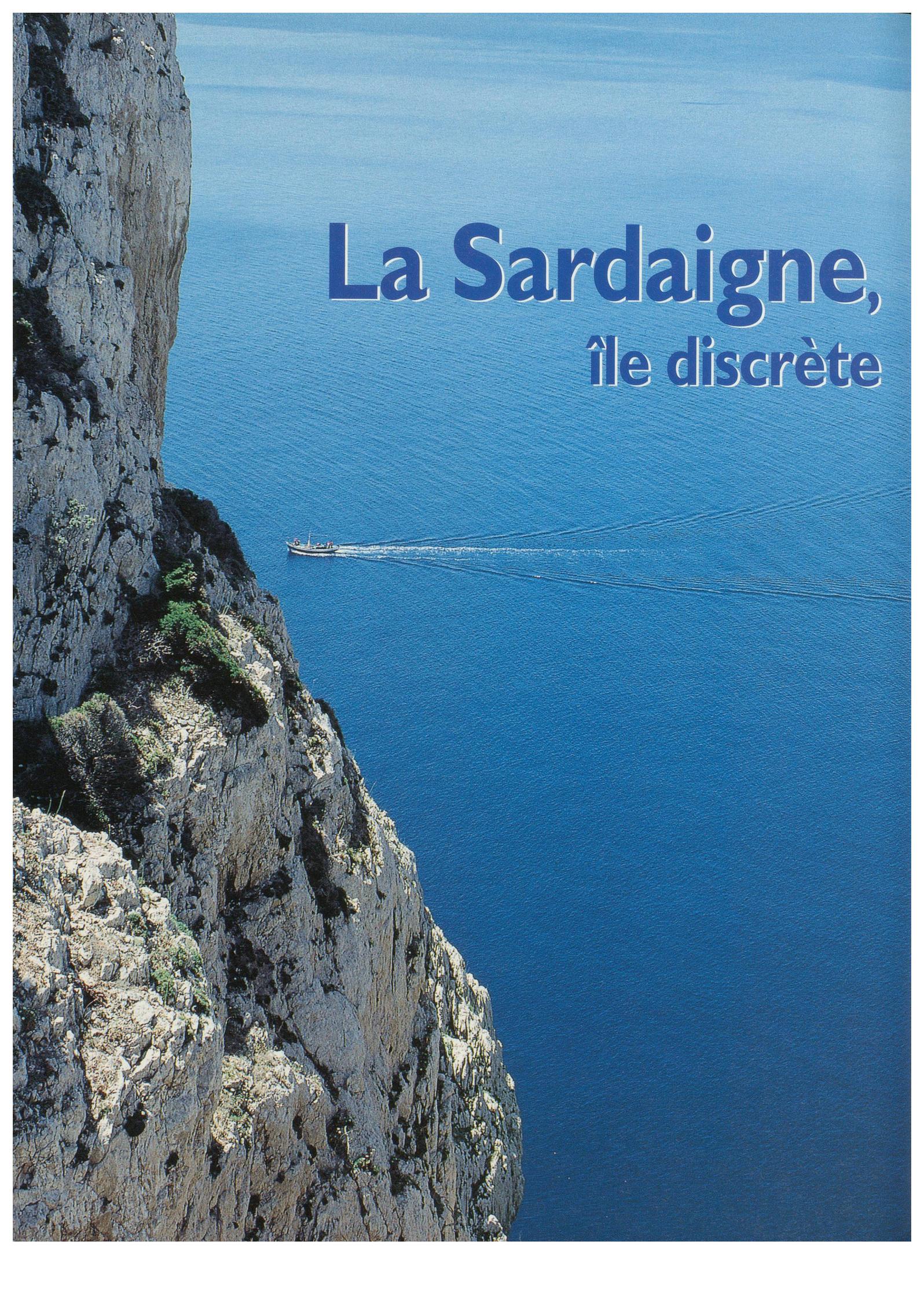
Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-827713>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



La Sardaigne, île discrète

La Sicile exhibe ses beautés archéologiques, ses villages pittoresques et sa mauvaise réputation, avec un sens inné de la comédie. La Sardaigne en est la sœur un peu farouche, timide, et pourtant riche en trésors cachés.

La croisière permet un exercice unique, celui de passer d'une terre à l'autre, d'en apprécier pendant quelques heures l'atmosphère, avant de se plonger dans un autre univers. Un si bref séjour ne donne qu'un aperçu des lieux, mais peut aussi attiser la curiosité, tant et si bien qu'on n'a de cesse d'y revenir...

La Sardaigne se découvre par bribes, de la mer. Ses côtes rocheuses recèlent des merveilles de criques au sable blond, aux eaux turquoise, à l'abri des regards. Sur un promontoire, des tours de guet en gros moellons, déjà en ruines, rappellent que l'île fut sans cesse la proie des pirates. «Qui vient de la mer est un voleur», prophétise un dicton sarde.

Surgie de la mer il y a 450 millions d'années, la Sardaigne est probablement la première terre d'Italie. Vers 1800 av. J.-C., une civilisation autonome et originale se développe sur l'île, la culture nuragique. On connaît de ses populations leurs constructions étranges, les nuraghi, de hautes tours, plus de 8000 recensées, dont certaines étaient construites sur trois étages. Constituées en forteresses, ces tours formaient un réseau de défense redoutable. Les Carthaginois, pourtant, mettront un terme, en 700 av. J.-C. à cette civilisation particulière. Désormais, la Sardaigne devient une terre que l'on s'arrache ou que l'on s'échange, au gré de la politique des grands empires. Elle sera, des siècles durant, espagnole, avant de

devenir région autonome de la République italienne en 1948. A l'époque, la malaria sévit encore et l'on raconte que des villageois de l'intérieur des terres n'avaient jamais vu la mer...

Si elle a gardé sa réputation d'île sauvage et relativement peu peuplée, la Sardaigne a connu un essor touristique rapide dès 1962. L'Aga Khan tombe amoureux du village d'Arzachena et de ses alentours. C'est lui qui lancera la «Costa Smeralda», comme il la surnommera. Heureusement, l'architecture reste,

généralement, assez respectueuse de l'environnement grandiose de ces 55 kilomètres de côtes granitiques.

Traditions de bouche

Pour pénétrer un peu l'âme sarde, il faut goûter à sa cuisine, aux goûts simples et prononcés. Les fromages de brebis, le pecorino, le cacciocavallo, entrent dans la composition de plats typiques comme les «culurgiones», des raviolis farcis d'épinards et de fines herbes. Le miel de châtaignier, presque amer, parfume les gâteaux sardes, comme les bei-





gnets de fleurs d'arbusier. Avec cela, un vin de dessert, provenant de l'ouest de l'île, au climat presque africain, une Malvoisie de Bosa, une Vernaccia d'Oristano, une sorte de sherry sarde...

Les longs plats mijotés, les porcelets cuits à la braise, les agneaux de lait, rythment les fêtes qu'il ne faut pas manquer, si l'occasion se pré-



sente. Ce n'est d'ailleurs pas difficile, puisque le calendrier sarde compterait plus de 1150 fêtes, dont certaines durent une semaine entière!

Fiers de leur culture, les Sardes aiment à porter leurs costumes traditionnels, lors des processions comme celle de Sant'Efisio. Le cortège s'ébranle à Cagliari, devant l'église du saint pour se rendre à Pula, trente kilomètres plus loin, en longeant la côte. Lors des grandes festivités, on peut entendre les magnifiques chants sardes, que l'on peut rapprocher des polyphonies corses aujourd'hui connues dans le monde entier, grâce à certains groupes. Les origines du «Cantu a tenores» (chants à ténors) qui met en valeur le timbre guttural de la langue sarde sont mystérieuses. On y reconnaît la technique de chant toujours pratiquée dans les pays slaves, dont les représentants les plus illustres sont les «Voix bulgares».

L'île a aussi préservé la pratique d'un instrument populaire qui existait à l'époque nuragique, il y a près de 4000 ans, comme en témoignent des statuètes en bronze de l'époque. Il s'agit d'une clarinette triple, en roseau, avec deux tuyaux pourvus

de trous et un tuyau sans trou. La pratique de cet instrument très difficile à maîtriser a connu un regain d'intérêt parmi les jeunes Sardes, soucieux de préserver leur héritage culturel.

La Sardaigne demeure une île vivante, parce que ses habitants lui restent attachés, cultivant leurs coutumes et une mentalité particulière. Pour se plonger dans la Sardaigne ancestrale, il faut relire les œuvres de Grazia Deledda, prix Nobel de littérature en 1926. Cette grande romancière, injustement oubliée, née en 1871 et morte en 1936, a su reconstituer la vie âpre des bergers du début du siècle, notamment dans «Elias Portolu», son chef d'œuvre. Une colonne de pèlerins se rend dans une église de montagne: «L'horizon s'étendait, vaste et pur; le vent parfumé faisait ondoyer les vertes bruyères. C'était un rêve de paix, de solitude sauvage, de silence infini, à peine interrompu par quelques lointains appels du coucou et par les voix assourdis des voyageurs.»

Bernadette Pidoux
Photos Bernard Joliat